

## Ψ Ψ Ψ Ψ Symphonie n° 8 (version de 1890).

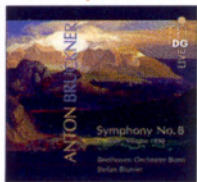
Orchestre Beethoven de Bonn,  
Stefan Blunier.

MDG 93717136 (2 SACD).

Ø 2011. TT : 1h 28'.

Technique : 4/5

Technique SACD : 4/5



Révélé au public français par le concours de Besançon en 1990, le chef suisse Stefan Blunier s'est fait connaître au

disque par ses affinités avec le postromantisme germanique (D'Albert, Schmidt, Schönberg, Schreker...). Depuis 2008, il est *Generalmusikdirektor* à Bonn et c'est avec l'orchestre de cette ville qu'il se lance à son tour dans l'enregistrement des symphonies de Bruckner. La « Nullte » (cf. n° 593) avait déçu par une volonté de lenteur dans laquelle se dissolvait la structure encore simple de la partition. Dans l'immense 8<sup>e</sup>, la richesse du matériau légitime davantage une telle approche.

Ainsi étiré, le premier mouvement devient le pendant du gigantesque finale. Non dépourvu de grandeur, il impressionne par sa concentration, même s'il accuse aussi une certaine lourdeur. Le contraste avec le *Scherzo*, très enlevé, s'avère saisissant. Malheureusement, l'immense *Adagio* souffre de statisme, surtout en sa première partie. Loin de communier à cette respiration cosmique qu'évoquent les baguettes de Celibidache, Haitink ou Jochum, l'auditeur se demande plus prosaïquement où il va... Les moments de passage à vide s'estompent tandis que le mouvement se développe.

On retrouve à nouveau les qualités indéniables de Blunier et de ses musiciens dans un finale magistralement construit, débouchant sur une coda grandiose et retenue. Voilà un concert superbement capté, qui témoigne à nouveau de la valeur du méconnu Beethoven Orchester Bonn et de la personnalité affirmée de son chef.

Jean-Claude Hulot

RÉFÉRENCES : Celibidache (Emi), Haitink (Profil), Jochum/Hambourg (DG).

## Dietrich Buxtehude

CA 1637-1707

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Cantates BuxWV 92, 87, 82, 67. Sonates op. 2 n° 3, BuxWV 269, 271. Klag-Lied BuxWV 76b.

Dagmar Saskova (soprano),

Le Concert Brisé, William Dongois, (cornet à bouquin et direction).

Accent ACC24240.

Ø 2010. TT : 1h 16'.

Technique : 5/5



Cornet, violon, trombone et basse : Buxtehude n'a semble-t-il rien laissé pour ce mélange haut en couleurs dont

son collègue Weckman a fait une série de sonates. Mais William Dongois sait que l'instrumentation était à l'époque une affaire pragmatique, que les éditions favorisaient les cordes aux souffleurs, qu'une sonate pouvait aussi bien divertir une réunion amicale qu'orner l'office. La voie est libre pour retoucher l'instrumentation... et l'assumer musicalement.

C'est toute la réussite d'un album unifié à la fois par la majesté de l'effectif (des doubles-croches enguirlandées n'auront pas le même profil au trombone qu'à la viole) et par l'élan puissant de la danse. Même considérablement ralentie dans le deuxième ostinato de l'*Opus 2 n° 3*, elle captive par son rebond qui enjambe les barres de mesures. Partout des courbes, pas moins amples et sensuelles au trombone de Stefan Legée qu'au cornet de Dongois. Ce qui tient de l'exploit.

Le très volubile trio *BuxWV 269* est un festin (les nuances du solo de Dongois !). L'arrangement du *BuxWV 271* convainc moins avec son violon manquant d'autorité dans le grand récitatif central. Est-ce le souvenir de l'exaltation sanguine et tourmentée de Goebel, disque fétiche (Archiv), qui nous empêche d'apprécier ici une approche plus retenue ?

Côté cantates, l'effectif nouveau renforce les sonneries presque martiales du *Laudate Dominum* et apporte une éloquente solennité à l'introduction du *O Gottes Stadt* – la voix dit ensuite son empressement de pénétrer dans la « ville de dieu, lumière d'or, gloire sans fin... ». Dagmar Saskova met un timbre clair mais des accents fermes. Surtout, Elle sait faire danser les mots, atout maître dans la chaconne foisonnante du *Quemadmodum desiderat cervus*. Danser : ce qui n'est pas sautiller en surarticulant les syllabes (façon Koopman) mais porter haut la phrase en prenant appui sur les accents. Pour l'élan, l'intensité, la souplesse, la déclamation, Saskova et l'équipe de Dongois éclipsent tous ceux qui s'étaient risqués dans les vocalises intarissables tricotées par Buxtehude sur l'image du cerf venant s'abreuver à la source (« ainsi soupire mon âme vers toi, mon Dieu, mon âme a faim de toi, Dieu, fontaine vive... »). Les instruments conduisent l'ostinato avec un *swing* impeccable, la soprano papillonne, clame à pleine voix son impatience et son désir joyeux. C'est enivrant par deux fois : au début du disque et à la fin, qui fait entendre une seconde prise plus ardente et nous laisse sur un petite nuage.

Gaëtan Naulleau